

CHRONIQUE D'UN NOIR
à LA DÉRIVE

SUIVIE DE

KETTY DE SAINTE MARIE

ET DE

LE FERMENT

Chronique d'un Noir à la Dérive
© 2016, Michel N. Christophe.

All rights reserved.

Le contenu de ce livre est protégé par des lois et des traités internationaux. Toute reproduction ou utilisation non autorisée de ce contenu est interdite. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique ou mécanique, photocopie, enregistrement, dispositif de stockage ou d'extraction, sans la permission écrite de l'auteur ou de l'éditeur.

ISBN-13: 979-10-227-7217-4
ProficiencyPlus

« C'est une sensation très étrange pour un être jeune et sans expérience que de se sentir tout à fait seul dans le monde, emporté à la dérive, tous liens rompus, incertain d'atteindre le port vers lequel il fait route, empêché par de nombreux obstacles de revenir vers ce qu'il a quitté. Le charme de l'aventure adoucit cette sensation, la flamme de l'orgueil l'anime de sa chaleur, mais bientôt les sourdes pulsations de la peur y apportent leur trouble. »

Jane Eyre - Charlotte Brönte

CHRONIQUE D'UN NOIR
À LA DÉRIVE

Chemin
Marcher le long du jour
Ramper sur ces nuits infinies
L'étreinte sombre d'un délire
Psychotique me tient compagnie
Et en laisse, dans ce carrefour
De lucidité, qui me rétrécit
Les pupilles- je vois flou.
Le fil ténu de mon imaginaire
Encombré d'un étrange bestiaire
N'a cessé de tisser la toile
Qui filtre les raclures de cette vérité-LA

Armé d'un membre performeur/ perforateur
J'ai creusé la terre meuble de mes ancêtres
Entre les cuisses offertes de ces filles d'Afrique
Jusqu'à sentir la dure rocaille
D'un rejet sans faille.

Issu du ventre trop fécond
D'une Histoire complaisante
Je suis un enfant de la déraison
Et des illusions
Pas assez aimé
Et à l'affection distante.

Jonction de deux mondes
Vous me condamniez à n'être
Que le maillon faible
D'une bataille séculaire
Entre dominants et dominés.

Si les chaînes d'une mère
Sont les plus ardues à briser
Tellement son étreinte nous est chère
Orphelin mais point bâtard
Je ne pourrai plus que parcourir
Vos chemins et non les embrasser
Ils ne seront jamais miens ;
Je serai DEMAIN.

J'ai pris la décision de partir pour l'Angleterre à un moment où l'idée de continuer à vivre en France m'était devenue insupportable. L'âge adulte avait amené la perte des illusions d'intégration et la réalisation de l'instrumentalité de l'épiderme en milieu professionnel. Le retard des mentalités étouffait mes espoirs de développement. Je désirais autant être une fin que juste un moyen, et n'avais plus confiance en la capacité du français à permettre l'expression de ma valeur.

Autour de moi, tout semblait confus et incertain. Mon seul havre de paix était l'appartement spacieux que ma mère avait acheté en banlieue parisienne pour nous protéger de l'arbitraire des agences de location. Les murs de cette forteresse nous protégeaient assez bien. Enfant, de façon intermittente et dans l'insouciance, j'avais habité ce grand pays froid. Je n'étais alors conscient que du contact de mon pied sur la moquette. De l'instant présent. Et la vie était belle. Adulte, ce pays, mien sur papier, offensait ma sensibilité. Il était habité par des êtres qui m'effarouchaient.

L'appartement de Créteil était le théâtre de tous les débats identitaires Tiers-Mondistes épuisés. Assis sur un bout de moquette, à reconstruire le monde, à refaire l'histoire, à crever l'abcès, et à nous perdre dans le passé. Au bout de la nuit, il ne restait que nos impuissances et nos rêves avortés. Aux petites heures du matin, las et repus de joutes oratoires, nous réalisions encore et encore notre grande fatuité. La honte nous engouffrait dans le sommeil. Alors même que nombre de nos connaissances souffraient de désespoir sous les tropiques, nous rêvions. Nous avions de la chance. Demain, nous le savions, le soleil allait briller encore !

Deux de mes cousins, Patrice, un ami martiniquais rencontré au lycée, et moi, vivions là, tranquilles. C'était notre espace de liberté, un havre de paix relative, un des seuls endroits dans ce pays inhospitalier où nos langues se déliaient sans crainte. Avec vue sur le lac de Créteil, Paris XII, et le palais de justice en arrière-plan, perchés au quatrième étage des Choux, une construction futuriste et utopique, dans un symbole de l'architecture française des années 1970, nous avions conscience de passer pour des quasis privilégiés. Nous étions tous étudiants, avions un toit que nul ne pouvait nous disputer, et des têtes pleines d'aspirations. À chaque affront, à chaque mensonge enseigné, nous faisions taire notre répulsion, et opposions une résistance des plus passives, au nom du diplôme. C'était un des prix à payer.

J'avais terminé une maîtrise avec mention. L'université n'était plus qu'un lieu de solitude. Je devais trouver un emploi et m'assumer pleinement. A leur tour, les jeunes frères et cousins venaient suivre des études, et s'armer d'une éducation. Tout me signalait qu'il fallait faire place. L'appartement de Créteil avait bien rétréci depuis que j'avais abdiqué ma chambre. Je dormais en plein salon sur un canapé inconfortable. Le piston me manquait. J'appréhendais l'avenir. Ma vie était un foutoir. Les options défilaient.

Je passais le gros de mon temps au Centre Pompidou à étudier le marché de l'emploi, comment réussir un entretien d'embauche et à planifier le reste de ma vie. En rentrant un soir, au bas de l'immeuble une voisine m'accosta dans l'espoir d'échapper aux avances trop pressantes d'un soupirant béninois qui la harcelait. La bougresse galbée captivait tous les regards, même les plus réticents. Avec ses mamelles présentes et éveillées, la cambrure prononcée de son fessier rebondi, ses yeux intenses et gris et ses airs de mulâtresse, la chabine avait le pouvoir de confondre les idiots comme les plus intelligents parmi la gent masculine. Assurée de mon soutien, elle fit volte-face pour lui adresser la parole :

— Yvon, permettez-moi de vous présenter mon petit ami.

Le jeune homme balbutia quelques mots avant de prendre la fuite. Avec une fierté mal déguisée, jubilante, elle m'avisa ensuite que le trouillard lui avait déclaré :

« Je t'aime à cause de ta teinte claire ! »

Pour faire taire cette niaiserie, j'eus envie de prendre mes jambes à mon cou. Ces considérations épidermiques m'irritaient. À l'étage, ma vraie future petite amie attendait.

Vanessa, rencontrée à la fac, derrière un visage fermé et un orgueil mal placé, masquait maladroitement son affection pour moi. Sa volupté m'enivrait. Je voulais m'épancher en elle, la connaître intimement, et anéantir ses velléités de résistance. Notre amitié avait survécu la fin des classes. Maintenant, nous dînions ensemble. Je devais lui faire une proposition des plus sérieuses. Nous nous entendions bien, néanmoins je craignais qu'elle ne me fit encore une fois sentir le poids de sa superbe. Son charme et la poésie de ses formes m'effraient. Elle était un bol d'air frais. Du beurre de karité sur une peau asséchée. Elle pouvait devenir ma délivrance, un phare dans ma pénombre. Nous nous étions rencontrés au cours de Monsieur Kodjo, un professeur mémorable qu'on ne pouvait ignorer tant il savait imprimer sa voix sur nos cerveaux. Son timbre, son accent, sa gravité, son volume et la force avec laquelle il nous contait l'Afrique nous remplissaient d'un frisson partagé.

Le petit restaurant brésilien, peu fréquenté le dimanche soir, coincé entre une friperie et un magasin de chaussures, offrait un décor intimiste parfaitement adéquat pour un dîner romantique. Quand j'y arrivais avec Vanessa, un groupe de quatre prenait congé. Dans un coin, à quelques mètres de la porte d'entrée, on devinait trois personnes, deux hommes et une femme. Seules leurs dents étaient visibles dans la pénombre. De la musique brésilienne jouait en sourdine.

— Vanessa, cet endroit te convient ?

— Oui, l'ambiance est bonne. C'est sympa. Tu penses à tout, toi !

— Tu m'inspires. Voilà tout.

J'anticipais chaque réaction. Je voulais courber l'échine de cette amazone, dompter son cœur et m'arroger sa passion. Avec une femme debout comme celle-ci, il me serait difficile de tomber. Après la première Caipirinha de la soirée, je me lançai :

— Je t'ai amené ici pour voir clair dans notre relation. Ça fait un an qu'on se connaît et tu sais à quel point tu m'intéresses.

— Dieudonné, tu connais ma position. Les histoires de cul ne m'intéressent pas. Pour le

moment, je n'ai pas la tête à ça en tout cas. J'ai des choses importantes à régler.

— Non pas que je n'en veux pas, mais ... qui te parle de cul ? Tout le monde sait que mon intérêt pour toi dépasse la chair.

— Et toutes ces filles qui te tournent autour alors ?

— Elle peuvent tourner. C'est toi que je veux. Je connais ta situation. J'aimerais que tu viennes vivre avec moi. Tu n'as pas vraiment d'endroit à toi.

— Mais toi non plus. Tu oublies ?

— Justement, c'est pour ça que je t'invite à partir vivre à Londres avec moi.

— À Londres ? Mais pour aller faire quoi là-bas ?

— Qu'est-ce qu'on fait de mieux ici ? Au moins, il y a du travail là-bas. Pendant que nous travaillons, nous pourrions améliorer notre anglais. Et puis, si ça ne te plaît plus, ce n'est pas bien loin.

— Tu fais comme si c'est dans la poche. Il ne te faut pas croire que c'est si facile avec moi.

— Facile ? Ça fait un an que tu me frustres. Dormir à côté de toi, c'est un calvaire. Pourquoi fais-tu semblant de ne pas m'aimer alors même que tu fais fuir toutes les filles qui s'intéressent à moi ?

— Je t'aime bien. Ce n'est pas la même chose. Et je ne fais fuir personne. Les filles en question sont connes comme leurs pieds. Tu devrais me dire merci.

— O.K. Je veux que tu viennes vivre à Londres avec moi. Rien que nous deux. Je veux que tu sois ma

copine pour de bon. Tu es celle pour qui mon cœur vibre, même si tu es chiante.

— Donne-moi le temps d'y réfléchir, mais n'attends pas grand-chose.

Le serveur mit fin à la conversation.

— Madame, monsieur, vous avez choisi ?

Vanessa me comblait. Elle avait accepté ma proposition. Elle serait du voyage. Accompagnés de ma petite sœur Karyn, Vanessa et moi nous promenions sur les grands boulevards du côté de l'Odéon comme pour un dernier au revoir à Paris. Comme par enchantement, soudain, une stature modeste qui ne pouvait dissimuler l'identité du grand homme émergea et nous bloqua la route. Aimé Césaire, le poète martiniquais, l'homme de la Négritude, le fomenteur de troubles littéraires, en personne, était là devant nous. La veille, nous l'avions vu à la télé.

Je n'en croyais pas mes yeux et c'est avec peine, une fois le contact établi, que je lui rendis sa main. Il fallait qu'il le sût, dans ma tumultueuse adolescence, il m'avait aidé à définir ma sensibilité politique. Par simple politesse, sincérité, ou habitude, il se soucia de savoir qui nous étions.

— Oh ! De simples enfants de la Négritude, lui rétorqua Karyn.

— Trois mi-Africains, mi-Antillais, ajoutais-je.

— Tant qu'il y aura des Nègres, il y aura la Négritude. Répondit-il, jubilant.

J'exultais.